Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 36

Artikel: Duè gandoisès : Djan a Derbon et sa bouéba
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211502

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

troupeaux descendus; si, surtout, regardant l'ombre monter et le soleil rougir les cimes, on y attend la venue de la nuit, Salanfe parle, alors, et le plus insensible en comprend la poésie; poésie d'antique solitude et de sublime silence; poésie qui fait rêver qu'assistant au premier âge du monde on est l'Adam de la création nouvelle, ou que, dernier survivant des générations éteintes, on est resté seul avec la nature et Dieu.

» Ah! s'il est un pays où l'on se surprenne parfois à dire : *Ubi bene, ibi patria*, c'est bien celui qui renferme, au sein de ses libres montagnes, ces sites enchanteurs, ces sublimes vallons. Plusieurs pourront m'en blâmer, mais si le sort m'exilait aujourd'hui sur quelque page lointaine, je sens que j'aurais à pleurer deux patries.

» Rochers brunis, sombres forêts de mes Cévennes, où s'est abritée mon enfance, jamais, certes, vous ne sortirez de mon souvenir; toujours, en moi, il y aura quelque chose qui vibrera à votre nom; enrichi même des grands souvenirs des Alpes, je laisserai plus d'une fois errer ma pensée distraite parmi les genêts de vos montagnes, mais ce peuple que j'aime, cette liberté que j'ai appris à chérir, ces Alpes que j'ai si souvent rêvées, et où, maintenant, il m'a été donné de passer de si beaux jours, ont vraiment une moitié de mon cœur. A toi, France, appartiennent ma jeunesse et mes premiers souvenirs; à toi ce qu'il y a de plus intime dans mon cœur et ma pensée; mais à toi, libre et belle Helvétie, je voudrais parfois donner le reste de mes jours. »

En chasse. — Deux chasseurs — dont un novice — sont en forêt. Chacun est à son poste, attendant l'occasion de faire feu.

Soudain, sur la route, tout là-bas, un lièvre de belle-taille, s'avance, insouciant du danger qui le menace.

Le chasseur novice l'aperçoit; mais il est trop éloigné de la bête pour la tirer. Son compagnon, plus rapproché, à la vue du lièvre, s'est prudemment et silencieusement dissimulé dans les broussailles, le doigt sur la détente.

Alors, le novice, à toute voix :

— Hé! François, où es-tu?... Dis-voi, ce serait assez le moment de t'occuper de ce qui vient là-bas sur la route!

A cette exclamation, le lièvre dresse les oreilles, pointe, fait volte-face et disparaît dans le bois.

Et François, sortant de sa cachette, rouge de colère, à son compagnon, qui le rejoint :

— Magnu, va!

DUÈ GANDOISÈS

Djan a Derbon et sa bouéba.

Vaique dzo on'an que cllia guierra l'a quemincî, mâ quand vaô-te ître finia? Nion n'ein sâ ren.

Lé sordâ dé per tzi no, qu'étiant révegnâ lou quatrou dé marse sont dzo rétornâ ai frontières dû grand timps. Lé derrai dzo daô mâ défévrâ, lein a passà bin doù régiment dévant tzi no, allâvant tî à Lozena po la parârda dévant lou général. Martzîvant dein onrudou patregot. L'ein a zu qu'auqué z'on de noutron carrou que se sont immodâ po veire cllia pararda su la pliacetta dé St-Francois. L'ai az'u on n'hommou dai z'inveron pâs mau imbêtâ persti Lozena. L'est ion que l'a lou diâblou dè menâ ion dè sé z'infan dein tî sé voyâdzou.

Por allâ vouaîtî cllia pararda, noution Djan à Derbon l'a prai avoué li onna bouébetta dé naô ans, la Wilma. Se l'avai menâ lou premî bouébou, Albey, que l'a quienze ans et atant de croïondze quion protiuren, on arai pu pardounâ, mâ onna bouêba dein onna cougna dinche îo le grantés dzins l'ont dza bin dé la pinn'à sé terî d'affêre!

L'est pas l'imbara, mâ cllia pararda l'avai pâ pûre quemincî, que Djan à Derbon l'avai dzo sèna son infant per la vela. Démandâve à tot lou mondou aprî cllia bouêba, mâ nion n'ein savai ren. Mâ tot parai on brâvou gâpion l'a zu pedi daô pourou Djan que segotâve et l'ai a démandâ :

— Quelle robe a-t-elle mise, votre bouêbe?

— Oh! bin, mossieu, elle avait mis une robe grise, couleu marron et pi des caneçons bleus que sa tante Zabeau lui avait donnés.

* * *

Metzi et sè choquès. — L'autro dzor, la Griton, la fenna à Metzi, fasai on détertin daô diabllis por cein que s'n'homme ne volliai pas sè lavi lè z'ertès pu soveint. La Gritou l'avai ma fai bin réson; l'est pas on plliési que d'avai on compagnon dè cllia sorta.

— Mâ qu'aich-te, bedoumâ, lâi repond Metzi; mé lavâ lé pi que sant dza trû petits, vona sottant praô diuche dein mé choquiées!

David daô Teliet.

La clé des proverbes.

Prendre quelqu'un sans vert, dit-on en proverbe, c'est-à-dire : « prendre quelqu'un au dépourvu ».

Cette expression vient d'un jeu qui s'était autrefois introduit dans la société, et qui consiste à prendre pendant tout le cours du mois de mai une personne sans quelque plante verte sur elle, n'eût-ce été qu'un brin d'herbe. On disait à qui l'on rencontrait : « Je vous prends sans vert ». Et s'il n'avait de quoi démentir l'apostrophe, il payait l'enjeu prévu.

La punition ordinaire, dans le petit peuple, était de recevoir un sceau d'eau sur la tête. Celui qui le versait disait en même temps : « Je vous prends sans vert ».

LA CLOCHE

(*Légende de la Vallée de Joux.*)

La charmante légende que voici a été publiée dans la *Feuille d'avis de la Vallée*. Le *Conteur* pouvait-il ne pas la saisir au passage?

Le ciel rougissait encore au couchant. Quelques étoiles s'allumaient là-haut. Tout était calme et doux. Pas un frisson sur le lac où se mirait la lune en une longue traînée blanche. Je m'assis sur une pierre, au bord de l'eau, au pied d'un énorme rocher descendant à pic. J'étais saisi devant cette grandeur, cette poésie du soir. Je ne sais pourquoi je me figurais que ce devait être ainsi, autrefois, alors qu'on croyait encore aux fées, aux esprits. Et je regrettais amèrement de n'avoir pu vivre à cette époque pleine de mystérieux...

J'entendis alors comme le son d'une cloche, un son très clair et très doux. Et tout à coup, je vis près de moi un moine, dans sa robe noire, qui se signait. Il était à tête nue et ses longs cheveux blancs retombaient en boucles sur ses épaules. Son visage était pâle et ses yeux noirs gerdus dans le vague, me semblaient doux, quand un éclair ne les faisait pas briller. Enfin, la cloche se tut. Après un moment, je dis au moine :

« Monseigneur, que faites-vous ici? et qui êtes-vous? Vous paraissez si vieux ».

Il me regarda et eut un triste sourire.

— « C'est vrai, dit-il, que je suis très vieux. »

— Mais, vous n'habitez pas ma vallée, dis-je, il n'y a pas de couvent.

Il reprit lentement :

— Je l'ai habitée une fois. il y a quelques siècles.

Je ne m'étonnai pas; j'étais dans le passé plein de miracles.

— Et pourquoi ne l'habitez-vous plus?

Le son de la cloche reprit soudain et le moine tomba à genoux.

— Prions, dit-il, en épelant son rosaire, prions, mon fils.

Puis il se releva et il me conta le récit que je dis de sa voix calme et profonde. Il ne s'interrompait que lorsque la cloche chantait sur l'eau, pour se mettre à genoux et prier.

— Distinguez-vous aux pâles rayons de la lune, cette tour qui se dresse de l'autre côté du lac? C'est le couvent dont j'étais l'abbé. Il était déjà ancien quand je vins l'habiter. La mousse déjà tapissait ses murs brunis. Il était tout entouré d'arbustes, de sapins, comme il y en avait dans toute la vallée d'ailleurs, qui n'avait été que très peu défrichée. Nous étions trois moines et moi. Tout le jour, nous allions couper des arbres et labourer la terre, interrompus seulement par les heures de prière. Le soir, nous chantions des cantiques, assis sur l'herbe où commençait à perler la rosée. Les hommes étaient peu nombreux dans cette contrée, mais ils nous aimaient bien et venaient souvent adorer Dieu dans notre chapelle.

— C'étaient les temps heureux, ô mon fils.

— Monseigneur l'évêque vint nous voir. Il savoura nos fruits, mangea du pain que nous avions pétri, but du lait de nos vaches. En retour, il nous donna une petite cloche d'argent qui devait nous appeler à la prière. Je la pendis moi-même dans la tour et nous entendions matin et soir son timbre clair qui chantait dans la vallée. Elle savait être triste pour les glas, joyeuse pour les baptêmes, autoritaire pour les messes et personne ne pouvait lui résister.

Puis un jour, jour sombre. Il tonnait avec fracas. Le vent hurlait dans les sapins et j'entendais le lac gronder. Nous étions tous à l'autel, prosternés devant le Seigneur et sa sainte mère. La nuit vint et l'orage ne cessait pas. Tout à coup, j'entendis heurter à la porte. Je courus ouvrir et je distinguai à la lueur des cierges plusieurs hommes armés.

Le vent s'engouffrait dans la salle et faisait flotter toutes les tentures. La pluie aussi, par instants, m'inondait tout entier.

— L'abbé, dit l'un de ces hommes, il nous faut déloger. Le Seigneur du pays ne veut plus de moines ici.

— Comment, m'écriai-je, mais je suis dans la maison de Dieu et je n'obéirai qu'à Dieu.

— Voulez-vous résister? s'écria cet homme et il s'avança vers l'autel, sans respect, avec un air farouche. Je vis qu'il s'emparait du Christ d'ivoire et qu'il allait le lancer dehors. Alors, saisi d'une sainte ardeur, exaspéré par l'impiété de cet homme, je m'emparai de l'ostensoir et le fendis le crâne. Ses compagnons voulurent me percer de leurs épées, mais les moines me défendirent avec courage. Au milieu de la lutte j'entendis soudain la petite cloche qui carillonnait avec furie. Je ne fis qu'un bond jusque dans la tour. Laisser cette cloche aux mains de ces hommes qui nous attaquaient. La cloche de Monseigneur! Je la pris sous ma robe et m'enfuis dans la nuit. Décrochant une barque au rivage, je me laisser entraîner par les vagues. Arrivé au milieu du lac, je lançai en pleurant la cloche dans l'eau. »

Le moine s'arrêta un instant. Il pleurait et la cloche sonnait plus doucement, doucement.

Enfin il reprit :

— O mon fils, le couvent fut à moitié détruit, mes trois frères furent tués et moi je m'enfuis dans le jour sombre. Le soir, m'étant assis au pied d'un arbre pour me reposer, je crus ouïr une voix qui me parlait.

— Frère moine, tu as tué! Tu as commis un crime horrible. Il te faut l'expier. Tant que la cloche d'argent de Monseigneur sonnera, tu ne mourras pas et tu iras de ville en ville faire du bien.

— Ce fut ainsi, mon fils. Voilà des siècles que j'erre par le monde, toujours seul. Chaque an